



HAL
open science

Dégagements et essais de restitution du temple de Tiya à Sedeinga

Emmanuel Laroze

► **To cite this version:**

Emmanuel Laroze. Dégagements et essais de restitution du temple de Tiya à Sedeinga. Rémi Legros. Dans les pas d'Imhotep, Mélanges offerts à Audran Labrousse, Orient & Méditerranée (36), Peeters, pp.259-280, 2021, Orient & Méditerranée, 9789042944411. hal-03209115

HAL Id: hal-03209115

<https://hal.science/hal-03209115v1>

Submitted on 17 Aug 2023

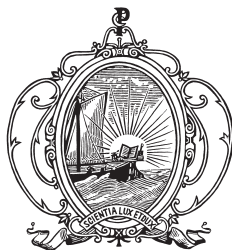
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

DANS LES PAS D'IMHOTEP
MÉLANGES OFFERTS À AUDRAN LABROUSSE

édités par
RÉMI LEGROS



PEETERS
LEUVEN – PARIS – BRISTOL, CT
2021

SOMMAIRE

Remerciements	7
Préface	9
Travaux et publications d'Audran Labrousse	11
Plans clefs	15
PREMIÈRE PARTIE - ARCHITECTURE ET MONUMENTS ROYAUX	
Catherine BERGER-EL NAGGAR, Marie-Noëlle FRAISSE Retour sur la datation de la reine Béhénoù	21
Xavier HÉNAFF Les pyramides satellites des complexes funéraires des reines de l'Ancien Empire. Bilan des recherches et nouvelles perspectives à partir du mobilier céramique	31
Mohamed MEGAHED and Hana VYMAZALOVÁ Several Relief Fragments of Female Figures from the Pyramid Complex of Djedkare's Queen at South Saqqara	43
Franck MONNIER La voûte en chevrons monumentale. Comportement mécanique, pathologie et évolution	49
Laure PANTALACCI, Georges SOUKIASSIAN Un dessin d'architecture de la fin de la VI ^e dynastie (Balat-Ayn Asil, oasis de Dakhla)	67
Myriam WISSA Implantation stratigraphique des monuments funéraires royaux du III ^e millénaire. Note sur les corrélations litho-stratigraphiques	73
DEUXIÈME PARTIE - OBJETS ET PETIT MOBILIER	
Philippe COLLOMBERT Circulations et jeux de senet dans la nécropole de Pépy I ^{er} à Saqqâra	81
Anne MINAULT-GOUT Plaquettes en faïence au cartouche des rois de la VI ^e dynastie « Aimés de Min »	93
Noémie MONBARON Scies et archets. Sur deux types de manches d'outils à la VI ^e dynastie	103
Michel VALLOGGIA Une monnaie de compte de l'époque de Rêdjedef provenant d'Abou Rawash	113
TROISIÈME PARTIE - TEXTES DES PYRAMIDES	
Christelle ALVAREZ La partie occidentale de la chambre funéraire du roi Ibi. Quelques considérations architecturales	119

Élise BÈNE À propos de la gravure des textes dans la pyramide de Téti. Accélération soudaine des travaux et indices du régicide	129
Bernard MATHIEU La tour <i>sounou</i> et le seuil du Per-our. Fragments d'architecture de l'Égypte archaïque à la lumière des Textes des Pyramides et des Textes des Sarcophages	139
Isabelle PIERRE-CROISIAU Les signes en relation avec la danse dans les Textes des Pyramides. Enquête paléographique	151
QUATRIÈME PARTIE - SÉPULTURES ET MONUMENTS PRIVÉS	
Edward BROVARSKI Firth's Mastaba 3078 at Saqqara	165
Zahi HAWASS Preliminary Report on the Excavation at the Area of the Pyramid of Khenjer (Seasons 2010–2011)	175
Naguib KANAWATI Pepi of Meir: his Tomb (D1), Date and Background	191
Kamil O. KURASZKIEWICZ An Unorthodox 6 th Dynasty Tomb at Saqqara: The Funerary Chapel of Ikhi/Mery	199
Rémi LEGROS Le mastaba de Méryrê-Ânkh dans la nécropole est de Pépy I ^{er}	215
Karol MYŚLIWIEC L'aspectivité au service de la perspective. À la recherche de la troisième dimension sur le plan	221
Frédéric PAYRAUDEAU Une mention de Hathor Nébet-Hétépet à la fin de l'Ancien Empire	225
Mohammad M. YOUSSEF Three Pre-Amarna Stelae from the Teti Cemetery at Saqqara	229
CINQUIÈME PARTIE - HORS D'ÉGYPTE	
Annie CAUBET Revoir le décor de briques glaçurées du palais de Darius à Suse	235
Eleonora KORMYSHEVA, Serguei VETHOKOV Le Temple de Natakamani à Abou Erteila. Essai de restitution	239
Emmanuel LAROZE Dégagements et essais de restitution du temple de Tiyi à Sedeinga	259
Bibliographie	281

DÉGAGEMENTS ET ESSAIS DE RESTITUTION DU TEMPLE DE TIYI À SEDEINGA

Emmanuel LAROZE

(CNRS, UMR 8167 Orient & Méditerranée, Mondes pharaoniques)

« L'architecte ne doit être complètement satisfait [...] que lorsqu'il a trouvé la combinaison qui s'arrange le mieux et le plus simplement avec la trace restée apparente ; décider d'une disposition à priori sans s'être entouré de tous les renseignements qui doivent la commander, c'est tomber dans l'hypothèse, et rien n'est périlleux comme l'hypothèse dans les travaux de restauration. Si vous avez le malheur d'adopter sur un point une disposition qui s'écarte de la véritable, de celle suivie primitivement, vous êtes entraîné par une suite de déductions logiques dans une voie fautive dont il ne vous sera plus possible de sortir, et mieux vous raisonnez dans ce cas, plus vous vous éloignez de la vérité. Aussi, lorsqu'il s'agit [...] de compléter un édifice en partie ruiné ; avant de commencer faut-il tout fouiller, tout examiner, réunir les moindres fragments en ayant soin de constater le point où ils ont été découverts, et ne se mettre à l'œuvre que quand tous ces débris ont trouvé logiquement leur destination et leur place, comme les morceaux d'un jeu de patience. »

E. Viollet-le-Duc, « Restauration », *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, tome 8, Paris, 1866, p. 33-34.

LE CONTEXTE

Il est rare à notre époque de se trouver face aux ruines d'un édifice antique monumental qui n'aient jamais été sondées par un archéologue¹. Cette situation est encore plus exceptionnelle quand ces vestiges concernent un temple égyptien construit sous le règne d'Amenhotep III. Le sanctuaire que ce puissant pharaon consacra à son épouse, la reine Tiyy, sur les terres nubiennes dont il est ici question est ainsi peut-être le dernier monument de cette période à n'avoir pas fait l'objet d'une étude archéologique.

L'isolement explique en grande partie son état de conservation : le site de Sedeinga se situe en effet dans une zone semi-désertique, peu peuplée, à environ 700 km au nord de Khartoum et à 250 km de la frontière égyptienne. Il y a quelques années encore, il n'était accessible que par une piste de 200 km au départ de Dongola, situé plus au sud, ce qui rendait le transport des fouilleurs et du matériel long et coûteux². L'état même de la ruine, réduite à un amoncellement de blocs, explique par ailleurs la circonspection qu'ont eue jusque-là les chercheurs à son égard. La fouille d'un tel contexte archéologique nécessite en effet d'importants moyens de levage dont on ne pouvait pas bénéficier sur place. Le relevé d'un éboulis restait un véritable challenge pour les chercheurs encore équipés des traditionnels instruments de mesure. L'équipe de Michela Schiff Giorgini a commencé l'étude du temple en se confrontant à cette entreprise délicate dès la première campagne de fouille de 1963-64, comme en attestent le réseau des 16 clous scellés dans de petits plots en béton disséminés sur la ruine et la numérotation des blocs à la peinture³. Les chercheurs avaient de toute évidence entrepris là un inventaire des blocs et un

1. Il m'est agréable à travers cet article de rendre hommage à l'œuvre d'Audran Labrousse dont les travaux précurseurs qu'il a menés à Sedeinga mais également à Saqqâra sur la nécropole de Pépy I^{er} me guident aujourd'hui dans mes recherches. Qu'il soit également remercié pour les informations qu'il m'a communiquées ainsi que pour ses conseils avisés sur le terrain. Les résultats qui sont ici présentés sont l'aboutissement d'un travail collectif opéré durant les campagnes de 2015, 2016 et 2018, c'est pourquoi je tiens à remercier chaleureusement le chef de la mission Claude Rilly, les inspecteurs Ayman Eltaieb et Houyam Khalid Mohamed al-Madani ainsi que tous les membres de l'équipe qui ont chacun par leur regard croisé apporté leur pierre à l'étude. Je suis en particulier très reconnaissant envers Damien Laisney qui est co-auteur de toutes les photos prises par cerf-volant utilisées pour la photogrammétrie et qui a réalisé toutes les mesures topographiques nécessaires aux relevés du site. Sauf mention contraire toutes les illustrations sont signées de l'auteur.

2. La difficulté de ce terrain n'avait cependant pas dissuadé Michela Schiff Giorgini et son équipe de s'intéresser au grand temple de Soleb situé à une douzaine de kilomètres seulement du nôtre et d'y conduire une mission d'étude et de restauration entre 1957 et 1977.
3. Schiff Giorgini 1965, p. 115.



Figure 1 – Vue aérienne orientée sud-est montrant l’environnement du temple en 2015.

[© Laroze-Laisney /CNRS/SEDAU]

repérage de ceux-ci dans l’espace, malheureusement aucun plan ni aucune documentation relative à ce travail ne nous est parvenu. Quoi qu’il en soit, l’équipe semble s’être peu à peu détournée du sanctuaire pour concentrer ses efforts sur la nécropole voisine ainsi que sur le grand temple de Soleb. Après le décès de M. Schiff Giorgini survenu en 1978, les travaux furent tour à tour dirigés par Jean Leclant, Audran Labrousse puis par Catherine Berger-el Naggar qui poursuivirent eux aussi les fouilles de la nécropole. Durant leur mandat, on entreprit néanmoins par deux fois, des sondages sur le temple : le premier sondage de 1993 réalisé au milieu de la ruine par Michel Wuttmann entraîna la découverte fortuite d’une base de statue de la reine en granit⁴ et le second, dirigé par Séverine Marchi au sud du temple en 2007, mit au jour une sorte de bassin. En 2014, l’étude du site a repris à l’initiative de Claude Rilly, qui était alors le nouveau directeur de la mission, ainsi qu’à la faveur d’un important mécénat qatari (*Qatar-Sudan Archaeological Project*⁵) dédié au développement des aménagements de sites archéologiques soudanais. La collaboration de l’équipe « Mondes pharaoniques » du laboratoire Orient et Méditerranée (UMR 8167), dirigée par Pierre Tallet, a été par ailleurs décisive puisqu’elle a permis, dès l’année suivante, de mettre sur pied une équipe pluridisciplinaire composée d’égyptologues,

d’un tailleur de pierre, d’un topographe, d’une archéologue et d’un architecte. La récente ouverture de la route goudronnée reliant Dongola à la frontière égyptienne sur la rive ouest qui passe à proximité du site a été déterminante : elle rendait enfin possible l’accès d’une grue jusqu’au site.

PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE

Lorsqu’on approche du site, c’est la colonne du temple miraculeusement conservée au milieu de l’éboulis qui se remarque en premier⁶ (fig. 1). On réalise dans un second temps l’étendue de l’immense nécropole napato-méroïtique qui se développe à l’ouest de la piste. Le temple se situe de l’autre côté, à proximité des berges du Nil qui coule à quelques 5 mètres en contrebas. Avant l’arrivée de la grue en janvier 2016 et nos premiers dégagements, la ruine du temple s’apparentait à un grand amas de blocs. Quasiment aucune structure n’était en place, si ce n’est cette colonne complète ainsi qu’une portion de mur conservé sur cinq assises. On pouvait aussi remarquer au nord-est de la ruine, des alignements de plusieurs blocs, vestiges des fondations, qui dessinaient de toute évidence un angle de mur. Ces quelques structures encore préservées permettaient d’orienter approximativement l’édifice, en revanche,

4. Leclant, Clerc 1995, p. 326, fig. 57 ; Leclant, Clerc 1996, p. 338-339, fig. 42.

5. <http://www.qsap.org.qa/en/>

6. La colonne a été restaurée sommairement à deux reprises : en 1937 avec une gaine de ciment qui consolide sa base, puis en 1963-1964 pour le chapiteau (Schiff Giorgini 1966, p. 244).



Figure 2 – Confrontation d'une gravure de Lepsius datant de 1844 montrant l'angle nord-est du temple avec une vue en 2016, avant le retrait des blocs.

il était impossible de lire dans ce chaos l'emprise exacte du temple au sol. La ruine était à peu de choses près celle qu'avaient découverte et rapportée en gravure, Cailliaud en 1821⁷, Hoskins en 1833⁸ et Lepsius onze ans plus tard⁹. La confrontation de l'image très détaillée de cette dernière épreuve avec une photo récente prise du même point de vue est très parlante : si l'on passe sur les quelques blocs manquant à la droite de l'image et le basculement du bloc d'architrave situé au pied de la colonne, l'état de la ruine n'a pas évolué (fig. 2). À partir de cet enchevêtrement de pierres Lepsius était toutefois parvenu à dresser un plan ; il restitue une salle à huit colonnes qui devance une seconde salle hypostyle¹⁰. Faute d'études depuis son passage, ce plan n'avait jusqu'alors jamais été remis en question. Les enjeux de notre intervention dans le cadre des récentes missions de Sedeinga étaient donc les suivants : faire évoluer notre connaissance sur ce monument, proposer une restitution, évaluer un éventuel projet d'anastylose.

Un amas de blocs effondrés reste un contexte archéologique difficile à étudier, nécessitant à la fois des moyens et une méthodologie spécifiques. En effet, contrairement à un chantier « classique », la fouille exige des engins de levage. Sur le temple de Sedeinga, dont certaines architraves avoisinent les 5 tonnes, il n'est pas envisageable de travailler sans l'assistance d'une grue et d'une équipe spécialisée. L'examen de l'éboulis demande d'autre part la mise en place d'une procédure assez singulière puisque l'objectif, comme dans un jeu de puzzle, consiste à rapprocher des pièces les unes des autres. En fait, deux aspects sont à considérer dans cette étude : la pièce et l'ensemble, un ensemble qui lui-même a deux états. L'état originel, on ne le connaît pas ; l'état actuel – cet amoncellement de blocs –, nous l'avons sous les yeux. Si l'éboulis semble n'obéir à première vue à aucune logique, il restitue un ordre, certes brouillé, dérivé du modèle original. Il est donc essentiel de l'étudier et de l'enregistrer avec précision. La stratégie consiste à aborder le « matériel » archéologique en deux temps : étudier les blocs individuellement d'un côté et le chaos de l'autre. Cela revient concrètement à réaliser un inventaire exhaustif de tous les blocs et un modèle 3D de l'éboulis. Cette méthode a connu déjà une application expérimentale il y a une vingtaine

7. Cailliaud 1826, vol. II, pl. XV, fig. 4.

8. Hoskins 1835, p. 255.

9. LD, Abth. I. Bl. 114.

10. Rilly 2015, p. 39-59.

d'année sur le temple de Zeus à Jérash en Jordanie, dans le cadre d'un projet de l'Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient mené par moi-même et sous la direction de Jean-Pierre Braun¹¹. Elle avait prouvé son efficacité en permettant de restituer une anastylose partielle du péristyle. Bien qu'il s'agisse d'un monument romain, la problématique du contexte archéologique était exactement la même : il était question d'étudier et de dégager un immense amas de blocs en chute, de typologie similaire.

À Sedeinga, notre première intervention a été d'identifier chacun des blocs avec un numéro peint afin de les documenter individuellement. Nous avons sélectionné plusieurs critères. La typologie d'abord, est une information facile à déterminer et fort discriminante. S'agit-il d'un élément de colonne, un tambour, un chapiteau ? Est-ce une architrave, un linteau ? S'agit-il d'un bloc parementé ? Dans ce cas on note alors s'il y a la présence d'un décor sur une, deux ou trois faces. La prise de mesure – longueur, largeur, hauteur –, bien que relativement fastidieuse, est une donnée élémentaire et à priori simple à organiser. Les mesures « complètes » d'une largeur ou d'une hauteur d'assise sont les seules véritablement utilisables ; les dimensions forcément « partielles » des pièces fragmentaires sont en revanche peu exploitables. La précision des mesures s'est révélée finalement fluctuante et nous a rarement aidés à rapprocher les blocs. D'autres indices étaient plus parlants, et les prises de dimensions ont essentiellement servi à confirmer des hypothèses. Les connexions observées sur le terrain, entre fragments d'une même pièce ou entre deux blocs ont bien entendu été notées. Enfin, tous les détails constructifs – mortaise, trou de pince, coup de scie, ressaut – ou susceptibles d'être utiles à l'étude ont été enregistrés. L'ensemble de ces informations est consigné sous forme de croquis sommaires réalisés devant chaque bloc. Pour cet examen, nous avons accordé le même intérêt à chacun des objets étudiés, quel que soit son état de conservation. Car une mesure, un détail constructif, un décor, même difficiles à identifier sur un bloc altéré, conservent leur potentiel et nous informent. Des photos *in situ* ainsi que d'éventuels détails remarquables complètent cet enregistrement. Enfin, compte tenu des délais et des ressources humaines,

nous avons renoncé à établir un relevé systématique de toutes les faces de chacun des blocs.

Dans l'architecture égyptienne le décor est une source d'information essentielle qui permet d'opérer des rapprochements entre deux faces épigraphiées. Un soin particulier a été apporté au relevé de ces faces décorées, réalisé par photogrammétrie, afin d'obtenir des copies sans aucune déformation géométrique. Les clichés destinés à produire ces ortho-images, c'est-à-dire ces vues en géométral, ont été pris de jour lorsque l'éclairage était convenable ou la nuit pour les faces orientées au nord¹². Nous avons mesuré deux points par face afin de mettre précisément ces images à l'échelle, puis géré l'ensemble des données sur un tableur *Excel*, le logiciel nous permettant de lancer des recherches par critères. Parmi les champs renseignés on trouve par exemple : le type de bloc (architrave, tambour...), la correspondance avec l'ancienne numérotation, des indications sur le décor, les éventuelles connexions, des remarques, le lieu de stockage, etc... Au terme de la campagne de 2018, 565 blocs étaient inventoriés.

Comme dit précédemment, nous avons également accordé une grande importance à la position du bloc en chute. La configuration des éboulis n'a en effet pas toujours été considérée comme une donnée essentielle : on voyait là des structures relativement stériles et contraignantes qu'il fallait dégager rapidement pour accéder aux couches inférieures plus « parlantes » sur le plan archéologique. Or, l'organisation d'un amas de blocs en chute est loin d'être aléatoire. Le modèle d'origine est certes brouillé mais la position relative des blocs au sol peut dans de nombreux cas rappeler leur situation d'origine. L'interprétation sur le terrain n'en est cependant pas toujours évidente, et la superposition d'éventuelles couches de blocs empêche d'en avoir une vision globale. La meilleure manière de l'observer et de l'analyser est en fin de compte de le faire par l'intermédiaire d'un modèle 3D. À Jérash, chacun des blocs a été modélisé sommairement à partir des mesures collectées sur le terrain puis repositionné dans l'espace¹³. Cette re-construction numérique bloc à bloc a l'avantage d'être facile à mettre en œuvre et fiable : trois points repérés sur le bloc et mesurés au tachéomètre suffisent pour définir leur position ; on peut la mener au fur et à mesure des dégagements. Une fois tous les blocs modélisés on obtient une véritable maquette de l'ébouli qu'il est possible d'observer depuis

11. Un inventaire et une méthode de relevé en trois dimensions des blocs en chute avaient été développés à l'institut d'Amman par Jean-Pierre Braun et Étienne Lena en 1997. Arrivé l'année suivante en tant que coopérant, j'avais alors poursuivi ce projet sur la façade ouest du temple. Après analyse, j'étais parvenu à restituer une partie du péristyle. À propos de cette étude inédite voir Laroze 2002.

12. Du fait de leur faible épaisseur et de leur érosion, les reliefs se distinguent très difficilement. Dans bien des cas, il n'est possible de les observer qu'à la faveur d'un éclairage rasant.

13. La modélisation a été réalisée sur le logiciel Autocad .

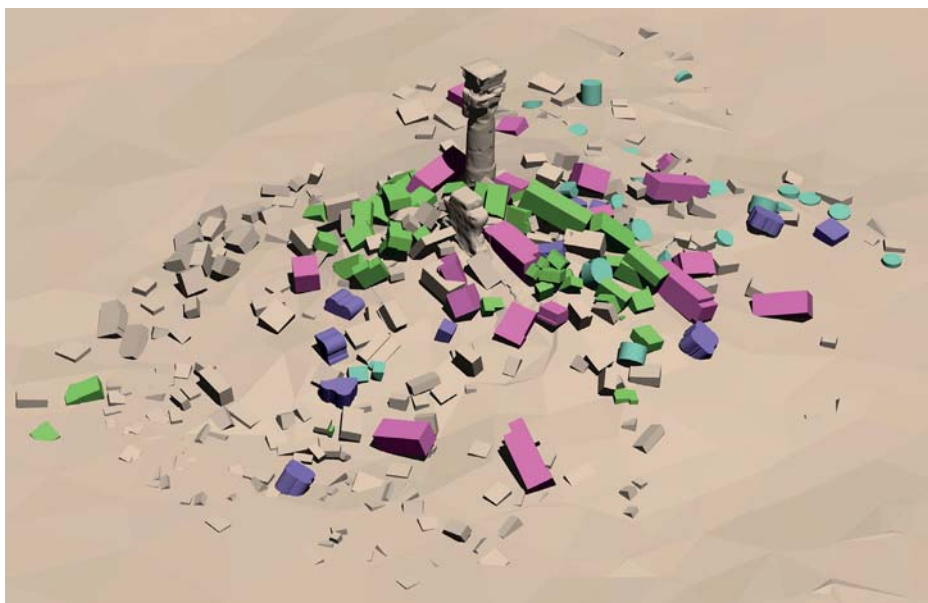


Figure 3 – Perspective du modèle 3D de l'éboulis. La coloration des blocs selon leur type peut faciliter le rapprochement de certaines pièces (magenta = architrave, violet = chapiteau, cyan = tambours, vert = parpaing décoré).

n'importe quel point de vue. On peut effectuer des coupes, voire retirer certains blocs qui parasitent l'interprétation. L'emploi de calques permet d'autre part de sélectionner ou de colorer des ensembles, en fonction des typologies. À Sedeinga, on a ainsi pu distinguer nettement les architraves des autres pièces de l'éboulis, observer leur répartition et comprendre d'où elles provenaient (fig. 3). C'est cette navigation souple dans le modèle en 3D et la possibilité de traiter les informations d'une façon sélective, qui a facilité nombre de déductions et de rapprochements. Des plans ont été par ailleurs dressés par photogrammétrie au fur et à mesure des dégagements, et les ortho-images produites très régulièrement restituent aujourd'hui les différents états des travaux, à la manière d'un synopsis (fig. 4 et 5). Les photos nécessaires à la réalisation de ces documents ont été faites par cerf-volant et avec une perche télescopique. Le plan de chute vectorisé a été dressé en utilisant les ortho-images comme support.

LE DÉMONTAGE DE L'ÉBOULIS

L'amas de blocs a été entièrement démonté durant la campagne de 2016 sous la conduite de Franck Burgos aidé de Vincent Cabrol et deux grutiers. Cette opération a occasionné d'innombrables restaurations, destinées à rassembler deux pièces séparées ou à renforcer un bloc fissuré avant sa manipulation. Les travaux étaient supervisés par Hassan Mohamed Ahmed. Tous les blocs décorés ou portant un intérêt architectural – une face de parement, un ressaut, des mortaises par exemple – ont été

conservés et stockés sur cinq banquettes de briques revêtues de ciment construites à cet effet à l'est du temple, et les pièces les plus petites ont été transportées dans le magasin du site. Une petite plaque en cuivre numérotée et fixée à l'aide d'une cheville garantit l'identification de ces blocs ; le plan de dépôt permettra de les retrouver rapidement sur le terrain. Les blocs lambda, informes ou érodés ont été réenfouis quand ils n'ont pas servi à consolider la base de la colonne ou les fondations dans l'angle nord-est¹⁴. En observant le corpus définitif, on est frappé de ne pas retrouver certains des blocs types qui constituent normalement les temples pharaoniques de cette période : aucune corniche¹⁵, pas le moindre fragment de tore d'angle¹⁶. D'autre part, les parois extérieures des temples ont la particularité de comporter un fruit. Or, les blocs provenant de ces parties ont presque tous disparus. Pour l'instant seules 4 pièces ont été identifiées : les blocs 12, 60, 132 et 306 dont la face de parement n'est pas perpendiculaire au lit d'attente. L'inclinaison est estimée à un rapport de 1/30 environ. Quelques-uns des blocs extraits apportent des informations inédites sur

14. Travaux dirigés par Franck Burgos en janvier 2018.

15. Notons toutefois qu'un fragment de corniche a été retrouvé dans la tombe II T 303 de la nécropole, sans que l'on sache s'il provient assurément du temple.

16. La stèle au nom de la *Dame Maliwarase* (tombe II T410d1) retrouvée dernièrement dans une tombe de la nécropole pourrait toutefois avoir été taillée dans un fragment de tore d'angle. <http://www.cnrs.fr/fr/au-soudan-dans-lancienne-nubie-sur-les-traces-des-royaumes-de-napata-et-de-meroe>



Figure 4 – Plan ortho-image avant les travaux, daté du 13 janvier 2015.



Figure 5 - Plan ortho-image après les dégagements, daté du 31 janvier 2016.

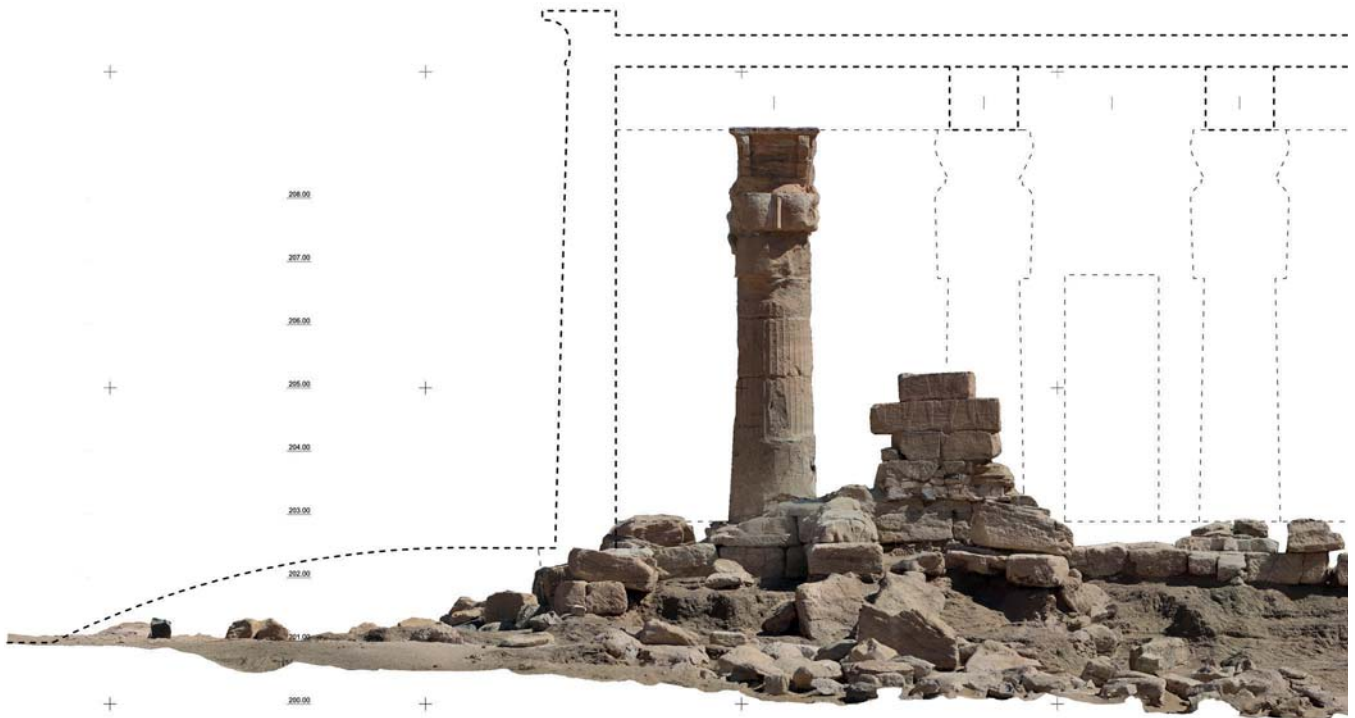
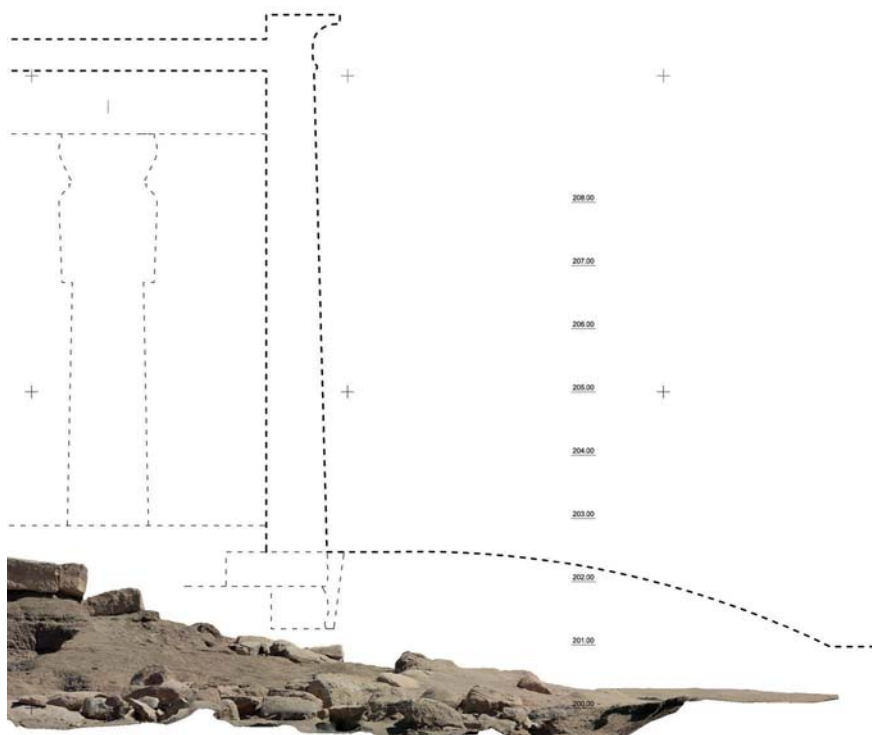


Figure 6 – Coupe nord-sud dans le sanctuaire avec restitution de l'enveloppe du temple.

l'aspect du temple. Le bloc 20 par exemple, seul élément retrouvé provenant des parties supérieures des murs, porte une frise de *khékérou*. Les blocs 16 et 17 quant à eux ont la particularité d'avoir 4 faces parementées distinctes ainsi que plusieurs ressauts sur le lit d'attente. Il s'agissait de parpaings positionnés au croisement de deux murs perpendiculaires. Enfin, les dimensions du bloc 273 nous indiquent qu'il pourrait s'agir d'un montant droit de la porte principale du temple : le chambranle intérieur aurait 0,42 m de largeur, l'extérieur au moins 0,81 m. Hormis ces quelques éléments singuliers, ce sont des blocs composant des colonnes – tambours, chapiteau et abaque –, des architraves et des parpaings provenant essentiellement d'un même mur qui ont été retrouvés. Nous verrons un peu plus loin comment ils s'articulent les uns avec les autres et où ils peuvent être replacés. Enfin, on distingue deux qualités de conservation : les blocs arénisés, souvent informes et aux arêtes émoussées, et ceux plutôt bien conservés sur lesquels la décoration est parfois encore visible. La première catégorie qu'on trouve en grande quantité sur le côté ouest du temple correspond de toute évidence à des résidus du pillage antique ou chrétien. Posés à même le sol, et par conséquent plus exposés aux remontées d'humidité et aux vents de sable, ces blocs se seraient détériorés plus rapidement que les autres, restés quant à eux dans leur position d'origine.

En s'effondrant, les blocs avaient scellé des niveaux archéologiques, en les retirant nous allions

découvrir l'état de ces sols. Nous avons été surpris d'abord de constater que tous les dallages avaient disparu et que les pilleurs avaient creusé à peu près partout jusqu'à la base des fondations. Quelques-unes, majoritairement situées dans l'angle nord-est de la ruine ont été épargnées : dans l'angle nord-est du temple, le long du mur nord-sud, sous une portion de mur au nord et 5 bases de colonnes (fig. 5). À l'est, dans la partie la mieux conservée, le sol se trouve décaissé d'environ 0,90 m par rapport à la base de la colonne encore en place. On sait grâce aux quatre autres bases dégagées au cours du chantier, qu'on est à l'endroit de l'ancienne salle hypostyle. En revanche, à l'ouest du mur nord-sud – par commodité nous appellerons par la suite cette partie du temple le sanctuaire – les creusements sont beaucoup plus importants puisqu'ils descendent à près de deux mètres sous ce même niveau de circulation, soit nettement en dessous des fosses de fondation (fig. 6). Les pilleurs ont ici fait disparaître définitivement toute trace de cette partie du temple. Leur technique était simple : affouiller tout ce qu'ils pouvaient jusqu'à la base des fosses de fondations des murs, qu'ils faisaient s'écrouler en les sapant. Compte tenu de l'état des sols et des structures nous avons assez rapidement postulé que les blocs en chute ne pouvaient provenir que des parties où subsistaient encore les fondations. Autrement dit, les fondations qui étaient devant nous n'avaient pas été démontées car elles supportaient tout simplement encore des murs ou des colonnes après le passage des carriers.



Les vestiges des substructures mettent en évidence un système de fondement très simple et étonnamment peu profond, 1 à 2 assises seulement. On constate en premier lieu que les fondations les plus basses étaient exclusivement réservées aux murs périphériques. La base des blocs de pierre qui s'y trouvent varie entre 201,25 m et 201,34 m d'altitude. À la lumière de l'angle nord-est encore conservé, il semble que les bâtisseurs ont d'abord creusé une tranchée périphérique correspondant approximativement aux limites du temple, dans laquelle ils ont installé une première assise de fondation sur un fin lit de sable. Le sommet de ce cerclage court en moyenne à 201,90 m. C'est approximativement sur ce niveau qu'ont vraisemblablement été posées une couche de sable de quelques centimètres puis la première assise commune à toutes les fondations des murs et des colonnes internes. Toute trace de fosse de fondations ayant disparu, il est impossible de savoir aujourd'hui si les assises ont été installées dans des tranchées ou au contraire si la terre a été ici rapportée pour combler les espaces entre les blocs. L'assise suivante qui correspond à la base des murs est conservée sur une portion seulement de mur nord-sud et sur trois colonnes. Nous y avons vainement cherché des traces d'accroche de dallage en parement. Malheureusement, l'érosion a profondément rongé la pierre si bien qu'il est impossible de déterminer avec précision l'altitude du sol d'origine. Celui de la salle hypostyle peut toutefois être estimé

approximativement à 202,86 m, comme indiqué par une amorce encore visible sur une des bases de colonne.

Bien qu'elles soient très superficielles, nous aurions affaire là à de « banales » fondations, or une anomalie rend le contexte plus complexe qu'il n'y paraît. En effet, le lit de pose du bloc de fondation le plus bas se situe environ 1 m plus haut que le sol environnant le temple ! Cette situation conduit dans l'absolu à deux hypothèses :

- le temple était fondé sur une butte – peut-être anthropique – et la terre ceinturant l'édifice a disparu ;
- le temple était fondé sur un terrain naturel plat et le niveau du sol, sur une surface immense, a été décaissé (*sebakhins*, crues...).

Nous avons un temps pensé que le massif sur lequel se dressait le temple était constitué de briques crues mais les fouilles conduites par Nadia Licitra en 2016 et 2017¹⁷ ont définitivement écarté cette possibilité. Les fines épaisseurs de sable gris qui divisent le substrat en couches horizontales en certains endroits, exemptes d'ailleurs du moindre tessou de céramique, sont de toute évidence des dépôts alluviaux. Le temple serait donc bâti sur une éminence de limon, reste probable d'une *jazeera*, c'est-à-dire d'une ancienne île.

17. Rapports de fin de mission de Nadia Licitra. Qu'elle soit ici remerciée de m'avoir communiqué ces documents.



Figure 7 - Restitution du réseau d'architrave de la salle hypostyle.

LA RESTITUTION

Les blocs d'architraves (fig. 7)

À l'issue des dégagements nous nous sommes penchés sur l'analyse du matériel archéologique, afin de proposer une restitution du temple. Le procédé le plus élémentaire pour démarrer l'étude d'une anastylose consiste à trier les blocs selon leur typologie. Les blocs de Sedeinga peuvent être regroupés en quatre ensembles : les architraves, les blocs parementés constituant les murs, les tambours et les chapiteaux. Les blocs les plus gros avec des faces parementées sont des architraves. Nous en avons identifié une vingtaine. La plupart d'entre elles se sont brisées lors de la chute ; quelques-unes sont demeurées toutefois entières (blocs 48, 123, 176, 187 et 200). Elles mesurent environ 1,06 m de large, un peu moins d'un mètre de haut et avoisinent 2,5 m de long. Leurs extrémités ont des formes variables : le joint peut être droit, en L ou en T ; les deux derniers types se déclinent en deux variantes symétriques si bien qu'il existe au final 5 terminaisons différentes. Ces aménagements, en se combinant, répondent à différentes situations d'appui. Le cas le plus courant est celui de l'architrave reposant sur un mur. L'extrémité qui était prise dans le mur comportait une sorte d'excroissance générée par le ravalement de la partie visible. L'autre cas est celui d'une colonne soutenant deux architraves ; le joint était alors simplement droit. Enfin, une colonne pouvait soutenir trois monolithes¹⁸ ; la configuration était alors toujours la même, une architrave étant disposée perpendiculairement aux deux autres. La découpe particulière des extrémités permettait d'emboîter les trois têtes d'architraves de manière à ce qu'elles puissent prendre appui équitablement sur la surface réduite au sommet du chapiteau. L'identification de ces différents types d'articulation nous a guidés dans la compréhension du réseau des architraves de la salle hypostyle. L'observation attentive du plan de chute a contribué de manière décisive à déterminer l'emplacement absolu de certains blocs. Le bloc 123 par exemple, qui a été retrouvé en chute au nord de la colonne encore debout, prenait nécessairement appui sur celle-ci. La connexion entre fragments a parfois été suscitée par la proximité de leur position en chute. Les blocs 73/77, 141/156 et 252/213 associés forment ainsi des architraves complètes. On a aussi pu rapprocher des pièces grâce à l'épigraphie

parfois conservée, et aux données dimensionnelles sachant que la largeur et la hauteur pouvaient varier de plusieurs centimètres d'une architrave à l'autre. En fin de compte, les 8 colonnes de la salle hypostyle supportaient originellement 14 architraves ; 6 d'entre-elles étaient orientées le long de l'axe processionnel tandis que les 12 autres étaient disposées perpendiculairement de part et d'autre de celles-ci¹⁹ (fig. 7). Quelques architraves, pourtant très ressemblantes, n'ont pas pu être replacées dans la grande salle. Il peut s'agir d'un lot différent : les dimensions sont légèrement dissemblables, on y reconnaît le cartouche de la reine Tiyi, et elles sont concentrées dans la partie ouest de l'éboulis. Nous avons plus tard pensé qu'elles devaient être replacées dans le sanctuaire.

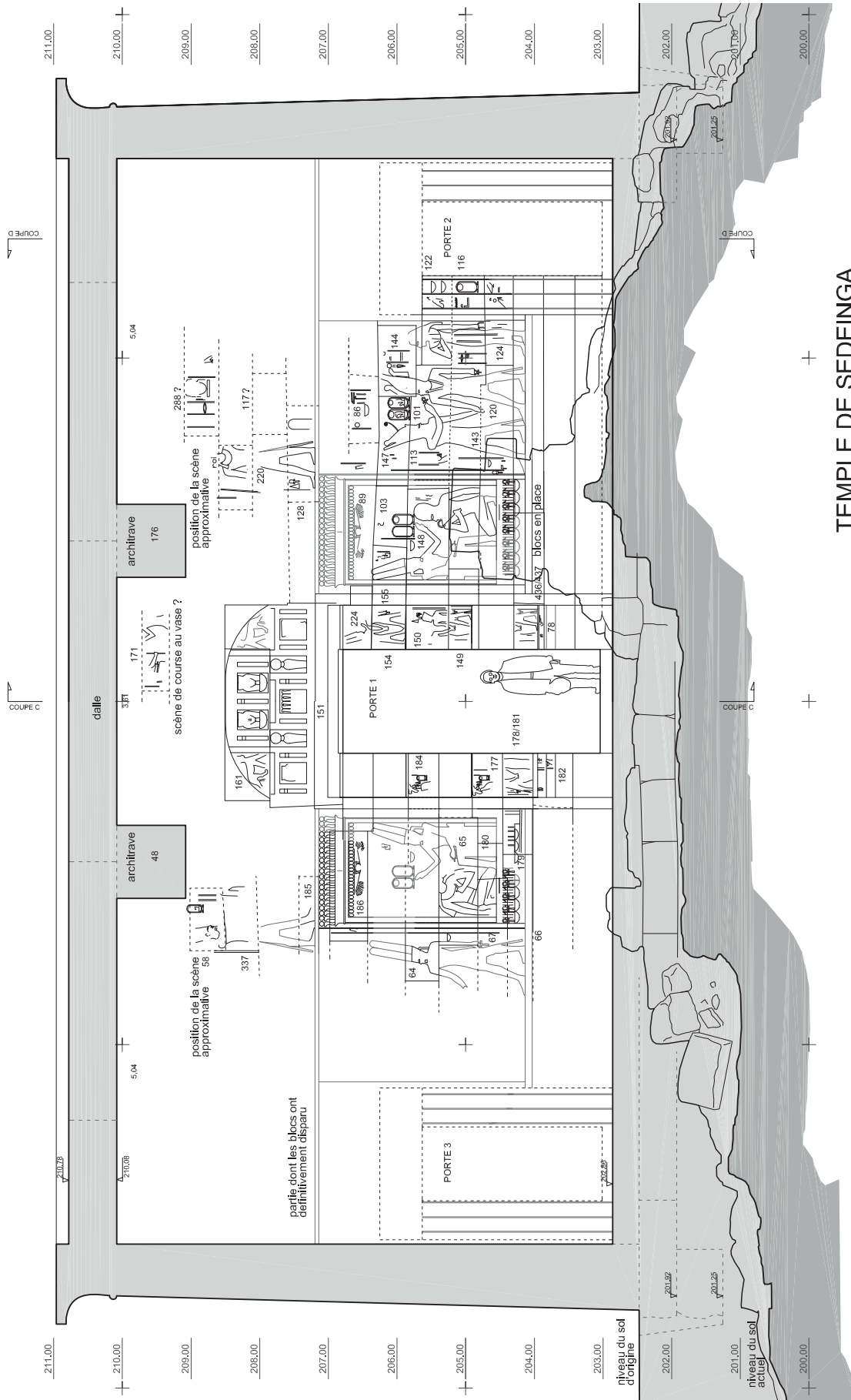
Le mur : les blocs parementés

L'ensemble des blocs d'architraves nous a donc permis de tirer quelques conclusions quant à l'organisation des structures du temple. Le mur orienté nord-sud qui sépare la salle hypostyle du sanctuaire, a également retenu notre attention : l'étude attentive de cette partie de l'édifice a révélé que la majorité des blocs parementés retrouvés en chute faisaient partie de ce mur. Dans sa partie médiane, un tronçon peut d'ailleurs être entièrement reconstruit.

Le travail de restitution s'est premièrement focalisé sur la grande porte centrale. Il était en effet assez évident que les deux linteaux superposés (blocs 151 et 161), sur l'un desquels se trouve la célèbre représentation de Tiyi en sphinge ainsi que les nombreux blocs caractéristiques des piédroits retrouvés alentour, appartenaient à un même ensemble. Plusieurs blocs des chambranles avaient d'ailleurs été retrouvés côte à côte conservant malgré la chute leur position relative originelle. Les blocs 182, 178/181 et 177 ont par exemple été retrouvés à côté les uns des autres. La restitution de la suite du mur a été plus délicate, en raison de la relative standardisation des modules de blocs – ceux-ci mesurent grosso modo 0,80 m de large et 0,50 m de haut – mais aussi de leur altération. Beaucoup se sont brisés en plusieurs parties quand ils n'ont pas également perdu leur face de parement et donc leur décor. Les blocs dépourvus de cette information essentielle se sont avérés très difficiles à replacer. L'identification du grand bloc 150/148 qui prenait place sur l'assise supérieure du mur conservé a été décisive, établissant la jonction de celui-ci avec les éléments de la porte. La position

18. Voir le cas des architraves du portique de Thoutmosis IV par exemple dans Letellier, Larché 2013, pl. 200. Voir également l'exemple de découpe en biseau dans Clarke, Engelbach 1930, p. 152, fig. 171.

19. Cette disposition est identique à celle de la première salle hypostyle du temple de Louqsor, noté Portico sur le plan d'Harold Hayden Nelson (Nelson 1941, pl. XXIII).



TEMPLE DE SEDEINGA
RESTITUTION DE LA FACE EST (coupe A)
E. LAROZE / CNRS / SEDAU / QSAP

Figure 8 – Restitution de la face est du mur nord-sud (coupe A).

absolue du piédroit nord une fois fixée, le linteau pouvait être replacé et ainsi permettre de déterminer avec précision l'axe médian du temple. Des cotes altimétriques remarquables comme celle du soffite du linteau ont été calculées ainsi. Une fois l'axe longitudinal du temple déterminé et conformément aux principes de symétrie qui régissent la composition des constructions égyptiennes, nous avons postulé que des scènes identiques mais inversées flanquaient de part et d'autre le passage. Le puzzle s'est construit sur la base de ces principes élémentaires et par tâtonnements. Le plan de chute était systématiquement consulté pour évaluer la probabilité de provenance de chaque bloc. En effet, si l'un de ceux-ci était retrouvé dans la partie sud de l'éboulis, il avait logiquement plus de chance de provenir du côté sud de la porte. D'autre part, un bloc retrouvé assez loin devant la paroi ne pouvait pas venir des parties basses du mur. Dans une autre situation, deux blocs découverts en chute au voisinage l'un de l'autre pouvaient avoir été mitoyens dans la maçonnerie. Enfin, d'un point de vue technique il s'est avéré que le mur était entièrement construit avec des parpaings, c'est-à-dire avec des blocs traversants dont les deux faces opposées étaient décorées. Ce type de maçonnerie a grandement facilité notre travail puisqu'un même bloc avait deux éléments de décors à confronter : si une connexion paraissait douteuse sur une paroi elle pouvait néanmoins être validée par celle de la face opposée. Une cinquantaine de blocs ont à ce jour pu reprendre leur position absolue dans ce mur²⁰ et d'autres restent à étudier ; ils pourraient compléter ultérieurement cette série (fig. 8, 9 et 10).

Le mur : la face est (fig. 8)

Décrivons dans un premier temps la face est du mur. La porte axiale a une largeur de passage de 1,51 m. Elle était équipée de deux vantaux. Les chambranles de part et d'autre mesurent 0,63 m de large (0,795 m ressauts compris). Sur la face est, chacun d'entre eux était décoré de 3 scènes superposées d'environ 0,975 m de haut représentant le dieu tenant la main du roi. Ces scènes sont cernées par une bande en relief de 0,165 m de large qui se retourne en équerre sur le linteau. Grâce à la connexion de plusieurs blocs (149, 150, 154 et 224) entre la partie de mur conservé et le linteau, la cote du soffite de la baie a pu être calculée à 206,79 m. Le

seuil ayant totalement disparu il n'est en revanche pas possible de connaître la hauteur exacte de l'ouverture. Le niveau de la salle hypostyle étant évalué à 202,86 m, nous devrions avoir un niveau de seuil autour de 203,04 m. Les montants seraient alors constitués de huit assises²¹ et la baie aurait une hauteur de passage de 3,74 m. De telles dimensions sont assez conformes aux canons en vigueur à l'époque. Une étude sur les proportions des portes au Nouvel Empire à Karnak indique en effet que le rapport entre la largeur totale (passage+chambranle) et la largeur de passage est compris entre 0,42 et 0,52 avec une moyenne de 0,48 et que le rapport largeur et hauteur de passage est en moyenne de 0,395²². À Sedeinga nous aurions respectivement 0,484 (1,51/3,12) et 0,403 (1,51/3,74), soit des valeurs très proches de celles observées à Karnak. Du côté est, la porte est flanquée de deux scènes symétriques. Celles situées au nord de la baie sont complètes. La première représente un naos dans lequel le roi est agenouillé devant Amon²³. La suivante montre Atoum, le signe « ankh » à la main, guidant le roi Amenhotep et la reine Tiyi. Celle-ci tient une fleur de lotus dans sa main gauche tandis que la droite, repliée sur sa poitrine porte un chasse-mouche. Plus au nord encore, adossée à la paroi périphérique, une porte cernée de deux colonnes de texte donnait accès à une chambre. Seulement trois blocs (122, 116 et 124) provenant du piédroit gauche sont conservés et aucun élément du linteau n'a pour l'instant été identifié, si bien que nous ne pouvons pas évaluer sa largeur ni sa hauteur exactes²⁴. La restitution du mur situé au sud de la porte axiale est assez lacunaire mais le décor du bloc 186 et de l'assemblage 65/67/180 – on y voit le sommet d'un naos et le roi agenouillé – est probablement symétrique à la scène rituelle située au nord. La seconde scène au sud ne peut pas pour l'instant être reconstituée. Nous restituerions aussi volontiers une petite porte identique à celle précédemment décrite qui ferait le pendant au sud mais nous n'avons pas retrouvé d'éléments attestant formellement de son existence. Un deuxième registre prenait place de part et d'autre du linteau comme le prouvent les pieds sur les blocs 128 et 185. Les blocs 337 et 220 quant à eux témoignent des scènes de dieu/roi debout. La

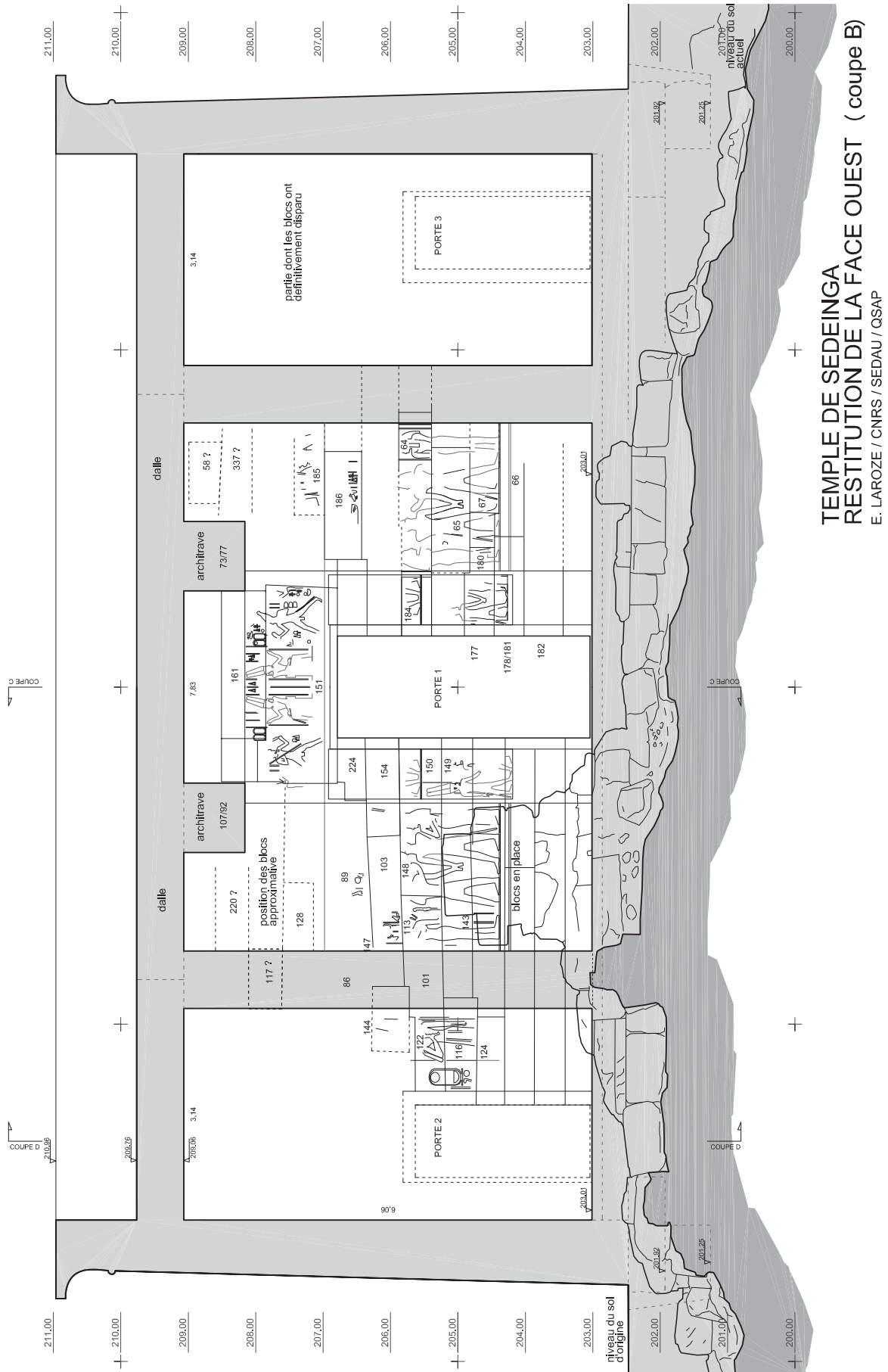
20. Les numéros des blocs sont les suivants : 58, 64, 65, 66, 67-180, 78, 86, 89, 94, 101, 103, 113, 116, 117, 120, 122, 124, 128, 143, 144, 147, 148/150, 149, 151, 154/155, 161, 171, 177, 179, 181/178, 180, 182, 184 ; 185, 186, 220, 224, 288, 337, 436/437, 439.

21. Nous n'aurions alors aucune trace des blocs de première assise. Le bloc 182 du montant sud serait sur la seconde assise.

22. Carlotti 1995, p. 182-204.

23. Scène conventionnelle qu'on retrouve par exemple sur la paroi sud de la salle V du temple contemporain de Louxor mais à la différence que le roi est tourné différemment. Voir Nelson 1941, pl. XXIII, scènes 164, 166, 170, 173, 175, 177.

24. Le bloc 492 pourrait toutefois appartenir au montant nord.



TEMPLE DE SEDEINGA
RESTITUTION DE LA FACE OUEST (coupe B)
E. LAROZE / CNRS / SEDAU / QSAP

Figure 9 – Restitution de la face ouest du mur nord-sud (coupe B).

restitution de cette partie supérieure du mur est elle aussi très incertaine du fait de la disparition de nombreux blocs. Cependant, ce mur a dû être conservé suffisamment haut pour servir d'appui aux architraves 48 et 176 qui ont été retrouvées au voisinage. Le bloc 171 porte le décor d'un roi face à une divinité en position assise ; l'échelle du dessin est plus petite qu'ailleurs : on est alors tenté de la replacer au-dessus du linteau, coincé entre les deux architraves.

À l'ouest, le sanctuaire (fig. 9)

Positionnons-nous maintenant dans le sanctuaire : nous aurions franchi la porte axiale et nous trouverions à l'ouest du mur. Le travail de sape des pilleurs a ici fait disparaître tous les niveaux de sol. Dans la partie nord subsiste une portion de fondations, témoignage d'une paroi orientée est-ouest. Cet indice au sol est confirmé par l'assemblage de plusieurs blocs (86, 94, 98, 101, 117 et 119) qui dessinent sur la face occidentale de notre mur nord-sud l'amorce d'une paroi de 0,83 m de large, perpendiculaire. On restitue par symétrie une paroi identique au sud, mais les fondations ont disparu. On peut imaginer que les blocs 62 et 64 marquaient l'angle intérieur d'une pièce et proviendraient de là. Ces deux bâtis orientés est-ouest partageaient donc le sanctuaire en 3 espaces dont les largeurs sont estimées à 3,14 m (6 coudées), 7,83 m (15 coudées) et 3,14 m. Un doute demeure sur l'existence d'une porte au sud, mais on est convaincu que chacun de ces espaces communiquait avec la salle hypostyle. On constate que la porte de la salle nord n'était pas centrée sur son axe médian mais légèrement décalée pour ne pas être cachée par la colonne. La face orientale de cette pièce est par conséquent découpée en deux surfaces inégales. Sur la plus grande, immédiatement à gauche quand on entre, prenait place la représentation de la reine portant un chasse-mouche de la main droite et une fleur de lotus de l'autre. Sur la paroi contiguë on distingue la reine brandissant un sistre (fig. 10, coupe D). Bien que nous n'ayons pas encore positionné de blocs plus en avant, la reine devait en toute logique précéder le roi, vraisemblablement en position de course aux vases – c'est ce que la présence de bornes caractéristiques sur le bloc 98 laisse penser –. Une salle de mêmes dimensions faisait certainement pendant au sud²⁵, malheureusement, les blocs dans cette partie ont été emportés par les pilleurs. Entre ces deux chambres se plaçait une large pièce qui, nous allons le voir, était occupée par 4 colonnes.

La pièce centrale

La grande porte centrale de notre mur est cernée côté ouest de deux chambranles mesurant 0,80 m de large et formant un ressaut est de 2 cm par rapport au reste de la paroi. Contrairement à la face opposée précédemment décrite, les chambranles ne sont ici décorés que de deux scènes superposées d'environ 1,36 m de haut. Le linteau est orné de deux représentations de course aux vases disposées en miroir. À droite et à gauche de la porte se développent deux grands tableaux symétriques qui représentent Amon conduisant le couple royal vers le fond du sanctuaire où la déesse les attend avec un porte-étendard à la main. La paroi nord était décorée d'une sorte de bande verticale en relief de 0,47 m de large occupée par deux colonnes de texte (voir blocs 94, 98 et 101, fig. 10). Le retrait du mur n'est pas identique d'un côté et de l'autre : le décalage entre son nu et le parement à l'est est de 0,02 m tandis qu'il est de 0,145 m à l'ouest. Si on restitue cette même modénature en symétrie plus à l'ouest nous aurions alors une sorte de renforcement de la paroi cernée par une bande en relief. Serait-ce là une fausse porte ?

La largeur que nous avons restituée à 7,83 m soulève toutefois une question : aucune dalle de plafond en grès ne pouvant vraisemblablement atteindre une telle portée, comment la salle était-elle couverte ? Peut-être grâce à un réseau de dalles dont la portée était perpendiculaire à la largeur, dans le sens est-ouest. Cette hypothèse reviendrait à considérer que ce premier espace du sanctuaire était large mais peu profond. Cette solution est peu crédible car elle n'est pas conforme aux standards de l'époque et se heurte à un problème technique : en effet, on voit mal en l'état actuel de la restitution comment le nez des dalles pouvait prendre appui sur le mur nord-sud. Ainsi les dalles de couverture porteraient dans l'autre sens, depuis le nord vers le sud. Pour réduire leur portée il est en revanche indispensable de restituer des appuis intermédiaires, c'est-à-dire deux files d'architraves. Nous avons vu précédemment que certaines d'entre elles (blocs 107, 73/77, 42, 92) ne pouvaient pas être replacées dans la salle hypostyle. Plusieurs détails les distinguaient des autres : moins hautes – 0,925 m contre 1 à 1,03 m pour celles replacées dans la grande salle – et portant le cartouche de Tiyi (blocs 73 et 107) alors que toutes les autres sont au nom de Nebmaâtrê. Les blocs 73 et 107 sont par ailleurs du type « T », les petites excroissances sur l'une de leurs extrémités et la présence du signe « ankh » devant le cartouche indiquent qu'ils étaient encastrés dans un mur. Nous proposons de les positionner dans le sanctuaire donc, où elles pouvaient prendre appui sur le côté ouest du mur nord-sud de part et d'autre

25. Le temple devant nécessairement avoir un escalier pour atteindre les terrasses, on imagine que l'une des salles latérales communiquait avec celui-ci.

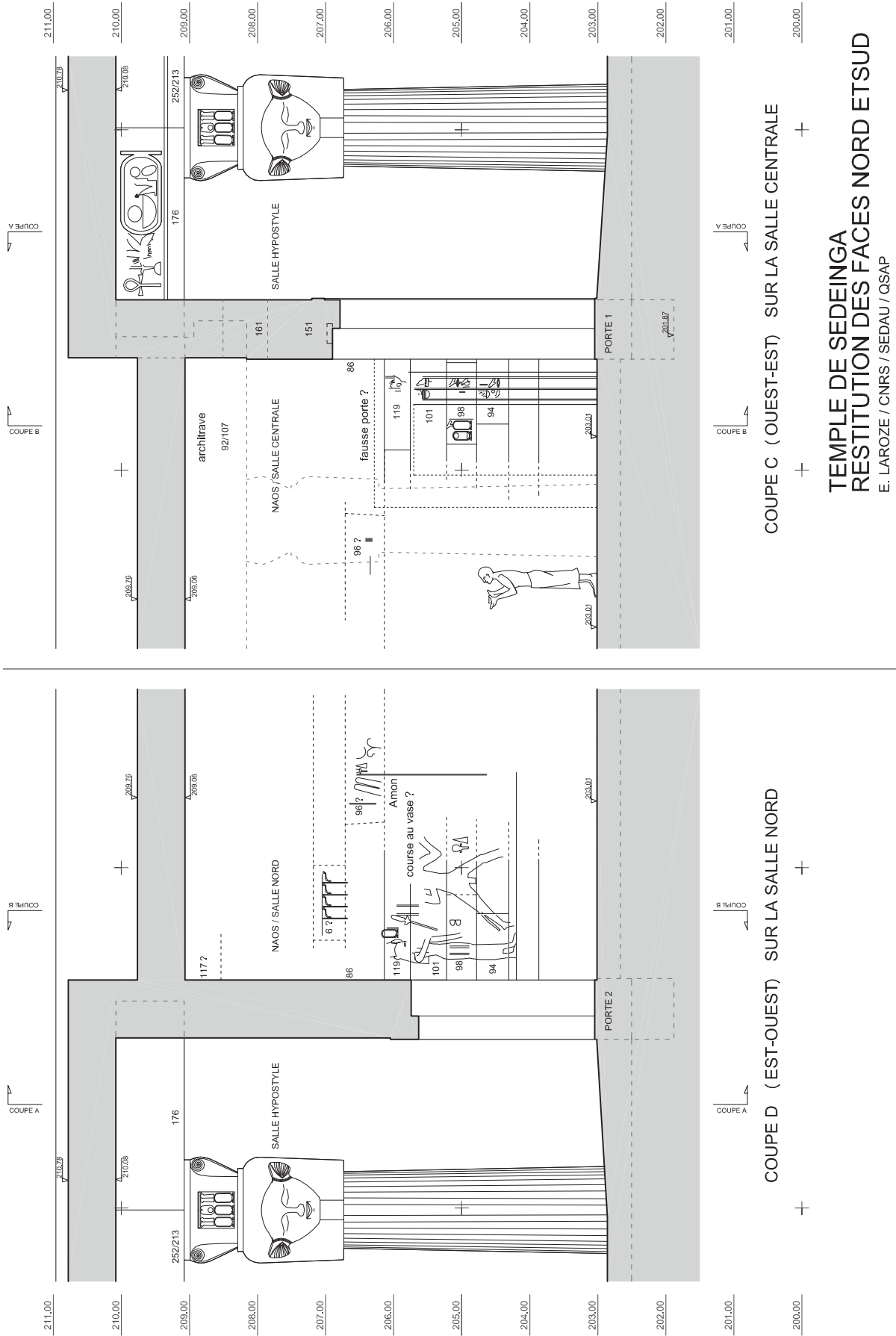


Figure 10 – Restitution des faces sud et nord du mur est-ouest (coupes C et D).



Figure 11 – Vue intérieure du temple d’El-Kab consacré à Nekhbet et Hathor, bâti sous le règne de Thoutmosis IV et Amenhotep III.

du bloc 161. Nous avons fait correspondre le lit de pose de l’architrave 73/77 avec un ressaut situé justement sur la face de joint sud de ce bloc 161 : les architraves du sanctuaire et celle de la salle hypostyle se superposeraient en se chevauchant parfaitement à l’intérieur du mur nord-sud (voir fig. 10, coupe C). Nous aurions alors avec des architraves de 1,03 m de large, une portée de 2,85 m au centre et de 1,46 m seulement entre elles et les murs. Cette différence importante d’entre-axe, curieuse au premier abord, est néanmoins parfaitement comparable à celle du petit temple contemporain d’El-Kab où les colonnes sont très proches des parois latérales (fig. 11).

Nous n’avons pour l’instant identifié aucun élément de fût ni de chapiteau pouvant supporter ces architraves. En revanche, la fondation de la colonne nord-est est parfaitement conservée. En effet, après avoir dégagé les blocs encombrant l’espace du sanctuaire, nous avons constaté que le bloc 106 reposait sur trois monolithes encore accolés qui constituaient indéniablement une fondation. Celle-ci est d’ailleurs parfaitement comparable à celles qui supportent les colonnes de la salle hypostyle. Le bloc 106 ne serait pas en chute comme nous l’avions tout d’abord pensé mais bien dans sa

position d’origine. Il s’agirait donc d’une base de colonne avec peut-être un reste de l’amorce du fût. Son sommet est en effet à 203,23 m soit 22 cm plus haut que le niveau restitué du dallage²⁶. L’idée qu’une salle à colonnes ait succédé à la salle hypostyle n’est pourtant pas neuve ; en effet, Lepsius avait déjà identifié cette même base à l’ouest du mur. Faute de référentiels suffisants, il avait imaginé que celle-ci faisait partie d’un immense réseau de colonnes qui occupait la totalité du sanctuaire²⁷.

Nous avons déjà déterminé les largeurs des trois espaces qui divisaient le sanctuaire, qu’en est-il de leur longueur ? Aucune information tangible ne permet de connaître la profondeur des deux pièces latérales. Ni le remontage des blocs, trop peu nombreux, ni l’étude du sol dont les profonds creusements ont définitivement fait disparaître la moindre trace de fosse de fondations ne peuvent nous y aider. Pour la pièce centrale par contre, l’étude comparative peut apporter des éléments de réponse. Si on se réfère justement au temple contemporain de Louqsor – certes, un projet d’une toute autre ampleur que celui de Sedeinga – on constate que la salle

26. La cote de 203,01 pour le dallage du sanctuaire est néanmoins peu fiable puisque il n’existe plus aucun élément évident pour la déterminer. Cette cote s’appuie donc sur la restitution de la porte, sur la cote du dallage de la salle hypostyle et sur l’assise supérieure de la portion de fondation du mur est-ouest qui est à 203,08 m.

27. Voir plan de LD, Abth. I. Bl.115.

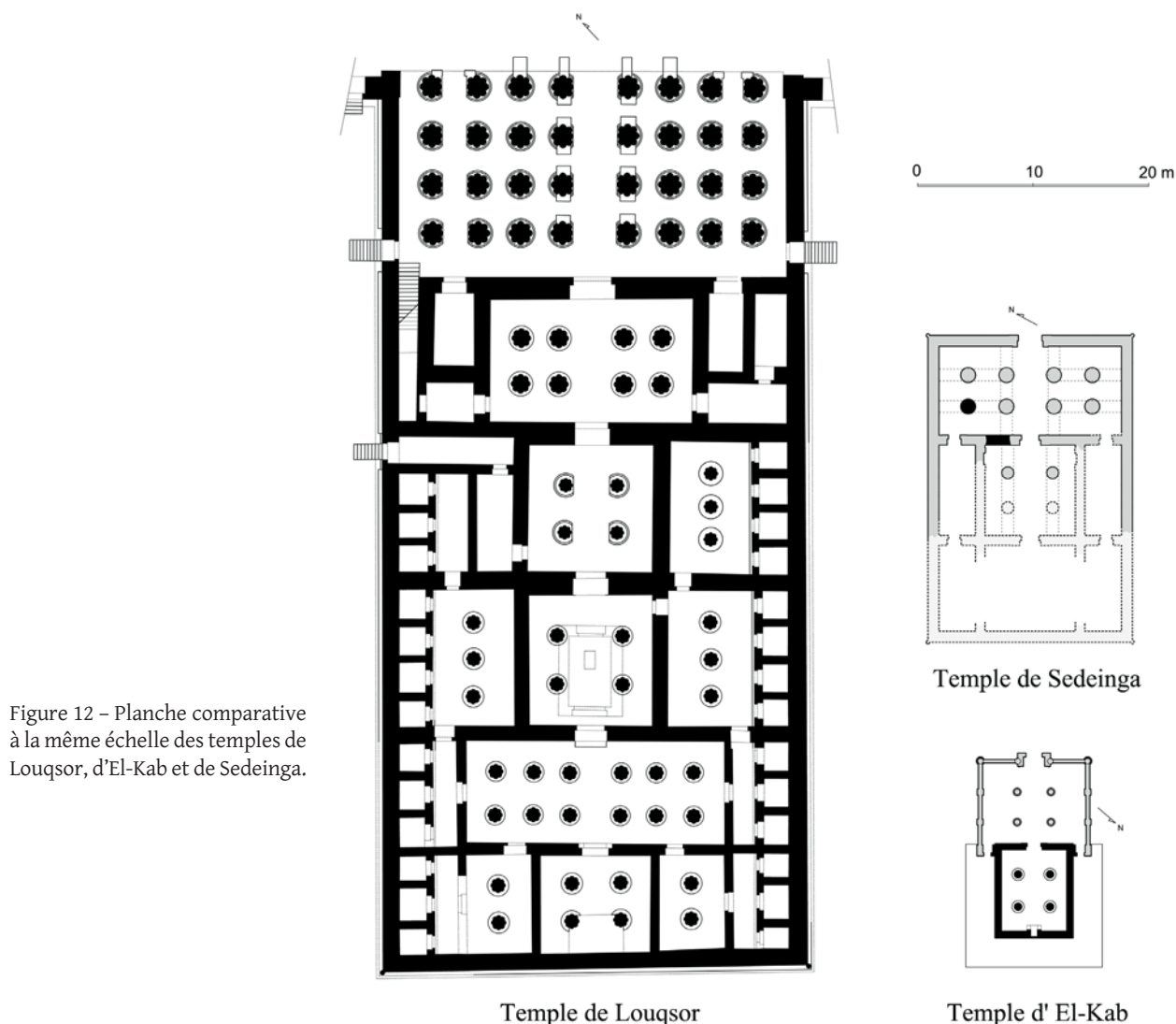


Figure 12 – Planche comparative à la même échelle des temples de Louqsor, d'El-Kab et de Sedeinga.

hypostyle à huit colonnes en précède une autre plus petite et de forme carrée, occupée par quatre colonnes seulement²⁸. Cette configuration est aussi identique à celle du temple d'El-Kab (fig. 12). Ces deux exemples nous permettent de penser que la première salle axiale du sanctuaire avait un plan de forme carrée – d'environ 7,83 m de côté donc – et un plafond soutenu par deux rangées de colonnes. Ainsi, en l'absence de données archéologiques suffisantes nous nous appuyons sur ce modèle pour restituer une partie du sanctuaire de Sedeinga.

Les tambours et les chapiteaux

En ce qui concerne les tambours et les chapiteaux, l'identification de ces deux autres catégories de blocs n'a pas posé de problème mais leur étude s'est avérée délicate ; elle n'a d'ailleurs pour l'instant livré aucun résultat. En effet, les tambours de colonne sont

difficiles à rapprocher les uns des autres : les cannelures sont parfaitement identiques d'un bloc à l'autre. Le diamètre pourrait être un élément discriminant puisque la largeur du fût de colonne est censément plus large à la base qu'au sommet, mais la faible variation d'une pièce à l'autre, conjuguée à l'état dégradé des blocs rendent la détermination de cette mesure très difficile. L'étude des deux colonnes de texte qui couvraient le fût au nord et au sud pourrait aussi aider à identifier des contacts mais cette piste n'a pas encore été explorée. Quelques tambours sans cannelures, identiques à ceux remployés dans l'église de Nilwa, retrouvés çà et là, proviennent quant à eux d'un kiosque construit par Taharqa et qui devait devancer l'entrée du temple²⁹. Le chapiteau de type palmiforme d'une de ces colonnes, constitué des blocs 453 et 458, a été retrouvé

28. Salles V et VIII du plan du temple de Louqsor, Nelson 1941, pl. XXIII.

29. Hypothèse avancée tout d'abord par Audran Labrousse (Labrousse 1996, p. 67) puis confirmée par Claude Rilly (Rilly 2015, p. 58). Pour l'église voir Leclant, Soukiassan 1982, p. 155-161.

non loin de là. Le fût des colonnes de la grande salle était surmonté d'un chapiteau hathorique et d'un abaque. Ces deux entités architecturales superposées constituaient un ensemble dont la hauteur, pour des raisons d'harmonie, devait être constante d'une colonne à l'autre. Cette partie sommitale était cependant constructivement composée de 3 ou 4 blocs dont la hauteur variait en fonction de ce que la carrière pouvait fournir. Autrement dit la position des joints était assez aléatoire. La singularité de chacun de ces découpages devrait à priori permettre de restituer deux ou trois chapiteaux mais c'est un travail qui reste à faire.

LES DIMENSIONS DU TEMPLE ET SA DESTRUCTION

Le relevé précis des fondations préservées et l'étude pour l'anastylose du mur nord-sud nous permettent de restituer plusieurs dimensions. Le positionnement précis du linteau de la porte nous donne l'axe ; la limite de fondations visible au nord nous indique l'orientation du temple. De là on a pu calculer la largeur de l'édifice qu'on estime à 17,70 m soit 34 coudées. La salle hypostyle, si l'on restitue des murs de 0,95 m de large à la base, mesurerait 15,80 m en largeur et 7,69 m de profondeur, soit un rapport assez proche de 2. À l'intérieur, la distance entre les colonnes était assez variable. L'étude des architraves et les mesures approximatives des bases en place nous font envisager les entraxes de colonne suivants : 2,48 / 2,72 / 2,48 m d'est en ouest et 2,53 / 3,32 / 4,10 / 3,32 / 2,53 m du nord au sud. Avec un niveau de dallage à 202,86 m et un plafond à 210,08 m³⁰ nous aurions une hauteur pour la grande salle de 7,22 m. Les salles du sanctuaire quant à elles auraient un dallage à 203,01 m, et un plafond à 209,06 m, soit une hauteur de 6,06 m. Enfin, avec des dalles de couverture de 0,70 m – nous n'en avons identifié aucune pour l'instant – la toiture la plus haute du temple culminerait à la cote de 210,78 m. Évidemment toutes ces dimensions pourraient varier en fonction de nouvelles données. Il est certain par exemple qu'une anastylose en place ferait évoluer ces dimensions.

Dans le plan tel que nous l'avons restitué, le carré paraît avoir servi de trame pour la composition de l'ensemble. On remarque par exemple que la dimension en profondeur de la salle hypostyle est à peu de chose près celle en largeur de la salle axiale du sanctuaire, c'est-à-dire 7,82 m (15 coudées). Or,

ces deux espaces ayant des rapports de proportion entre largeur et profondeur respectifs de 2 et 1 il en résulte que l'emprise de la grande salle est exactement deux fois celle de la petite. En coupe, on observe une chose comparable : la hauteur du temple correspond approximativement à la moitié de sa largeur. Nous ne pourrions probablement jamais confirmer l'exactitude de ces rapports mais les mesures sont suffisamment proches pour penser que de tels calculs de proportion aient servis à composer le plan du temple. Enfin, il paraît peu probable que le temple ait été de plan carré : sur la base de ce que nous avons observé nous estimerions un plan de rapport 2/3, soit une proportion conforme à l'image des temples égyptiens ; l'emprise serait alors de 17,70 x 26,55 m (fig. 13).

Les éléments de restitution qui viennent d'être évoqués pourront, nous l'espérons, servir un jour de base à une anastylose sur le site. Ces résultats apportent de plus quelques informations nouvelles sur l'histoire du monument et sa destruction. En effet, il paraît désormais assez clair que deux grandes périodes se sont succédé après la fin du culte. La première phase a vu le démantèlement de l'édifice. Au regard des nombreux remplois retrouvés dans les tombes de la nécropole voisine, on constate que les premières récupérations commencent dès l'Antiquité, à la période napatéenne précisément, c'est-à-dire dès le VI^e siècle avant notre ère³¹. La récupération des pierres sur le sanctuaire, sans que l'on puisse affirmer que cela ait été mené d'une façon continue, aurait perduré jusqu'à la période chrétienne qui avait d'importants besoins en matériaux pour la construction des églises. Le mode opératoire des carriers est aussi mieux connu. Le démantèlement s'est manifestement opéré sur tous les fronts, en sapant la base des murs jusqu'à ce qu'ils s'écroulent. Une fois les blocs à terre, ils étaient débités en petits morceaux de manière à faciliter leur transport. En toute logique, ce sont les murs extérieurs qui ont été abattus les premiers ; les blocs provenant de ces parties ont d'ailleurs presque tous disparus³². Le côté ouest est celui qui a été le plus perturbé ; c'est là qu'on trouve le plus grand nombre de débris de blocs et de fragments. Les murs, qui jadis dessinaient là le sanctuaire, représentaient aux yeux des carriers des matériaux de premier choix puisque les blocs parallélépipédiques avec lesquels ils étaient bâtis étaient les plus faciles à reemployer. Les blocs de cette zone étaient pour eux plus attractifs que les gros monolithes et les tambours de la salle hypostyle. Les ressources dégagées dans ce temple ainsi qu'au temple voisin de Soleb

30. Cette cote est calculée en additionnant simplement la cote du sommet du chapiteau qui a miraculeusement subsisté dans sa position d'origine avec la hauteur de l'architrave 123 qui se trouvait au-dessus.

31. Rilly 2015, p. 46.

32. C'est aussi le même sort qu'a connu le temple de Soleb.

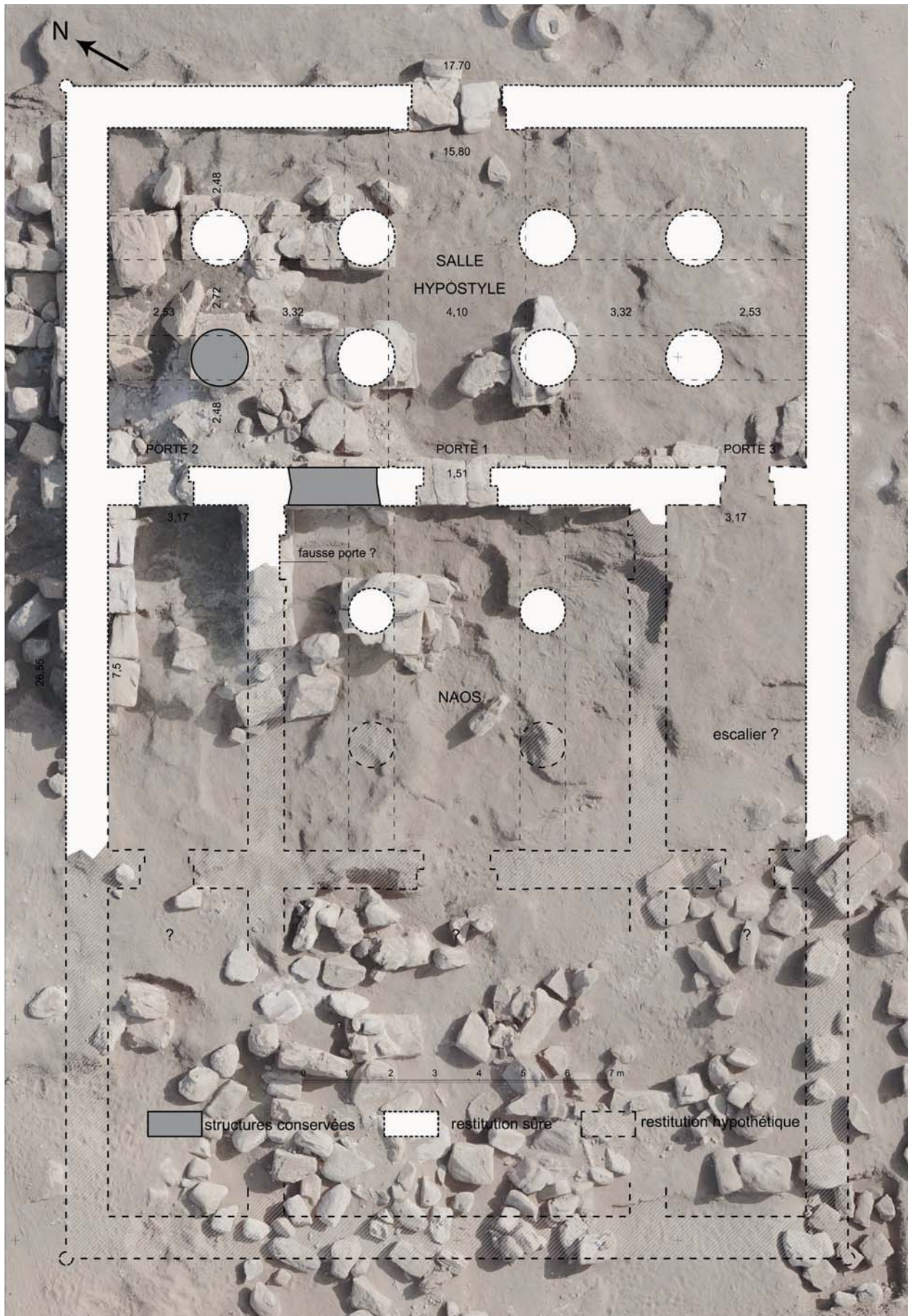


Figure 13 – Restitution du plan du temple superposée à une ortho-image datée de janvier 2018.

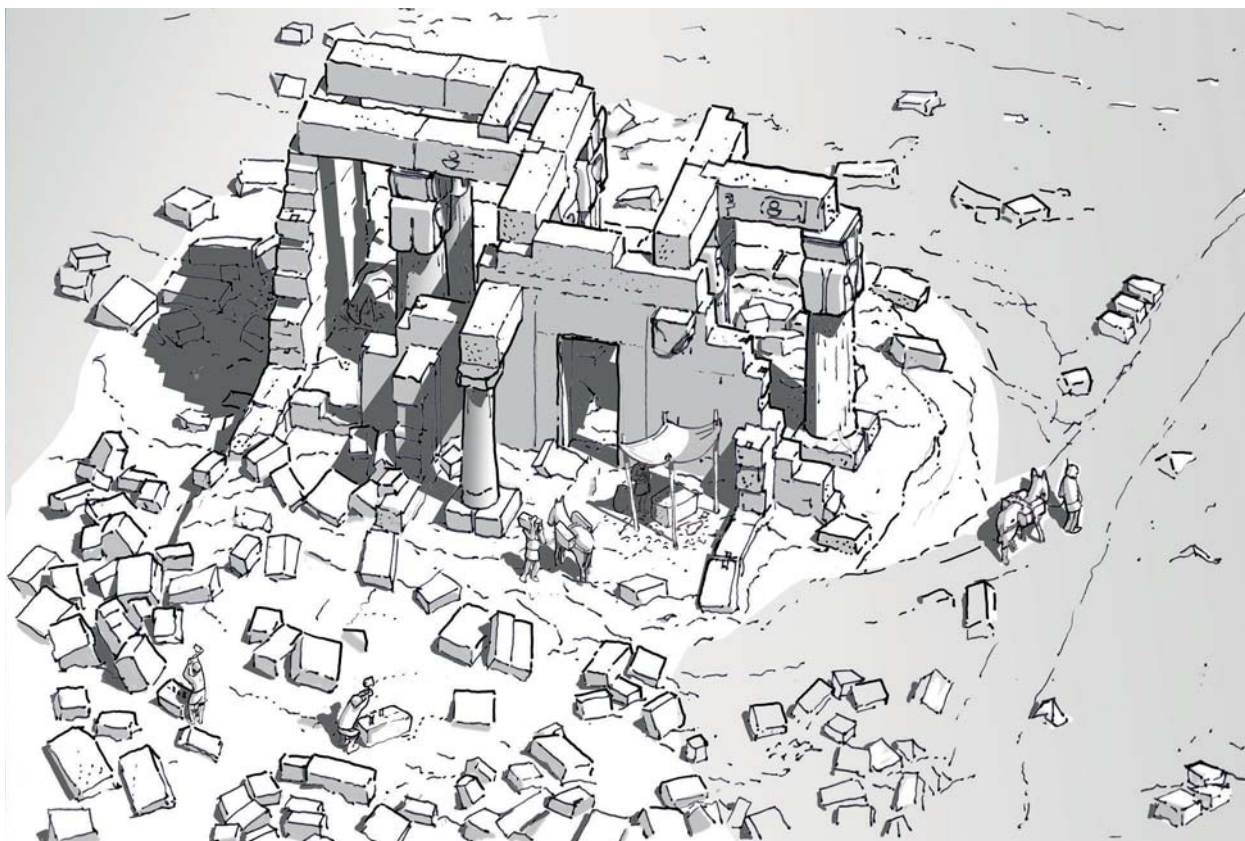


Figure 14 – Restitution de l'état du temple après le passage des carriers. Dans la salle hypostyle, sept colonnes devaient encore être debout supportant neuf architraves. À l'ouest de celle-ci, le mur nord-sud percé de la grande porte axiale devait être en grande partie conservé. Deux portions de murs s'appuyaient encore perpendiculairement à l'arrière de cette maçonnerie. Le sanctuaire avait quant à lui déjà totalement disparu.

représentent un volume de pierre considérable. Où les blocs ont-ils été emportés ? Il est en effet surprenant de ne pas retrouver leurs traces dans les environs des deux sites. Une grande partie d'entre eux a probablement été chargée sur des bateaux pour servir à bâtir des édifices éloignés. Au terme du démantèlement, les carriers ont laissé un temple décharné dont devaient subsister sept colonnes et la plupart des architraves dans la salle hypostyle ainsi

qu'une portion d'un mur nord-sud percé d'une porte (fig. 14). S'en est suivie une longue période d'abandon durant laquelle le temple ne semble plus avoir fait l'objet de récupérations. Fragilisées, les structures qui étaient encore debout se sont peu à peu effondrées, peut-être sous l'effet de secousses sismiques ou plus simplement d'affaissement du terrain. Les blocs ont formé un éboulis, celui-là même que nous avons en charge d'étudier en 2016.